

Une nouvelle scène féminine libre comme l'art

La fin de l'année 2026 promet d'être riche pour la chanson féminine francophone, qui donne du rythme à nos luttes et à nos combats contemporains et impose une nouvelle manière de prendre la parole pour faire société.

Par **MICHEL MARIC**,
responsable du secteur International

« **D'**abord y a eu Gisèle/ Et puis y a eu Sophie/ Isa, Khadija et Marie/ Et ma copine Claire/ Et puis y a moi aussi/ Et puis toutes celles/ Qui n'ont jamais rien dit. » Je t'accuse¹, le titre de Suzane, s'adresse directement à la justice. Son interprétation aura marqué les Victoires de la musique de février dernier. La chanson ouvre *L'Affaire Laura Stern*, la poignante série diffusée par le service public consacrée aux violences conjugales et à l'emprise en interrogeant l'efficacité de l'action des institutions². En juin, lors des mobilisations en hommage à Lyhanna exigeant une loi-cadre intégrale contre les violences sexuelles, Suzane interprétait sa chanson le poing levé au cœur des rassemblements. Il y a bientôt dix ans, *Balance ton quoi*³, d'Angèle, devenait un hymne contre le sexisme et le harcèlement de rue et semblait marquer l'arrivée d'une nouvelle scène féminine francophone. Loin de se résumer à une « nouvelle génération de chanteuses », cette nouvelle scène impose surtout une nouvelle manière de prendre la parole pour faire société.

HÉRITAGE

Bien sûr, Dalida (*Pour ne pas vivre seul*, censurée en 1972), Barbara (dont l'héritage est largement revendiqué par la nouvelle scène féminine), Juliette Gréco (*Je suis comme je suis*, 1951), Anne Sylvestre (*Une sorcière comme les autres*, 1975), Mylène Farmer (dont *Sans contrefaçon*, en 1987, affirmait déjà le refus des normes genrées) ou encore Catherine Ringer, toujours engagée aux côtés des féministes, sont toujours bien présentes.

Juliette Gréco, interprétant Prévert (*Je suis comme je suis/ Je plais à qui je plais*) en 1965, s'inscrivait dans un jeu de séduction (nous) pour poser déjà les bases d'un Instagram encore inexistant dans lequel on se distingue par le nombre de followers. La chanson féminine affirme désormais d'emblée une liberté, un « je » assumé, premier, dans un espace foncièrement autobiographique qui conditionne l'éventualité du « nous ». Structurellement, les réseaux sociaux jouent un rôle important en installant la singularité permanente de l'artiste : il faut avoir son univers, se distinguer par son identité et son esthétique, avant de conquérir une « communauté ». L'individu y est entrepreneur de

soi, se constituant lui-même quasiment comme marque. Mais c'est peut-être là, dans la capacité à fabriquer du collectif et à faire société dans un tel contexte, que se distinguent ces artistes.

AFFIRMATION DE SOI

Au début des années 1960, avec l'arrivée du bikini, Dalida chantait une jeune femme trop timide pour oser sortir de sa cabine de plage. Depuis deux ans, *Summer Body* (2024), d'Helena, est devenu populaire en refusant les complexes : « *Le bikini en vitrine/ Il va pas sur moi* » et « *J'veis pas m'gâcher la vie/ Pour plaire/ À je n'sais pas qui* »⁴. Rejetant en quelques accords toute la pression exercée sur le corps des femmes et sur leur apparence, la chanson affirme désormais d'emblée une liberté, un « je » assumé, premier, dans un espace foncièrement autobiographique dans lequel le vécu peut être raconté et la vulnérabilité valorisée.

Cette émancipation par l'affirmation de soi prend évidemment le risque de se transformer en individualisme de marché avec les réseaux sociaux. Mais c'est précisément le passage du « je » au « nous » qui nous évitera ici d'opposer les générations : en chantant *Thelma et Louise*, Yoa et Solann fabriquent une complicité entre elles mais aussi avec celles qui écoutent⁵. Avec *Djadja*, Aya Nakamura refuse la soumission et inverse les rapports de domination en dénonçant une manipulation masculine⁶. Chantant « *Sous mon sein/ la grenade* », Clara Luciani explose les stéréotypes de douceur associés à la féminité⁷. Le défi que parvient à relever cette nouvelle scène, loin d'un simple selfie sonore, réside dans la transformation des expériences individuelles en un universel politique. « *Moi je préfère les filles/ Les femmes/ Les meufs/ J'me sens mieux dans ma vie/ Depuis que je l'ai dit* », chante Marguerite⁸ non sans amour, et non sans humour à l'égard des garçons, de leurs « pecs », de « *Leurs p'tites douleurs/ Leurs grandes idées* »... tout en faisant la critique des masculinistes.

DOUBLE JE

On notera une nouvelle manière de prendre la parole. Comme Christine and the Queens, Zaz ou Cœur de pirate avant elles, Aya Nakamura, Marguerite, Pomme, Zaho de Sagazan, Yoa, Solann, Hoshi, 2L, Theodora... ont pour point commun de ne pas séparer l'intime du politique. Leurs chansons parlent d'amour, de désir, de violences, de santé mentale, d'identité, en tenant à distance dans tous les cas une définition

La nouvelle scène parvient à transformer des expériences individuelles en un universel politique.

1. Album *Millénium*, septembre 2025.

2. Série télévisée réalisée par Akim Isker, d'après un scénario de Frédéric Krivine et Marie Kremer, disponible sur France.tv depuis mars.

3. *Brol*, 2018.

4. *Hélé*, 2025.

5. *Si on sombre ce sera beau*, 2025.

6. *Nakamura*, 2018.

7. *La Grenade*, 2017.

8. *Grandir*, 2025.

préalable de ce qu'est être une femme, un homme, un couple... La nouveauté ne réside pas ici dans l'engagement de ces artistes (Anne Sylvestre, Brigitte Fontaine, Catherine Ringer... l'ont toujours revendiqué), mais dans la possibilité de passer de l'individuel au collectif, à l'instar de Yoa racontant une violence sexuelle subie avec « *Ça sera jamais ma faute* »⁹, en affirmant que jamais la victime n'a à porter de culpabilité.

Avec *Fille sage*¹⁰, 2L, qui a grandi dans une famille militante sur trois générations, marquée par les luttes ouvrières et artistiques qui lui ont donné une conscience politique ancrée dans l'histoire sociale, souligne : « *J'ai jamais voulu être à la hauteur* » et s'autorise à sortir des modèles et à braver les injonctions faites aux filles tout en affirmant une continuité des luttes, en refusant une opposition entre les luttes d'hier et celles d'aujourd'hui. De la même façon, après avoir étudié le violon au conservatoire, elle l'intègre en version électrique à son rap et illustre parfaitement une évolution générationnelle avec laquelle les frontières entre les cultures musicales deviennent désormais poreuses.

L'ÉMANCIPATION À UNE HISTOIRE

Il faut inscrire cette évolution aussi dans celle de la chanson queer. Eddy de Pretto, à l'heure où nombre de garçons cèdent à l'injonction toute instagramesque de soulever de la fonte, ironisait déjà il y a bientôt dix ans¹¹ : « *Tu seras viril mon kid/ Je n'veux voir aucune larme glisser/ Sur cette gueule héroïque/ Et ce corps tout sculpté.* » Car cette nouvelle scène pose pleinement la question du genre : qui décide qu'une voix, un vêtement, un désir, une attitude relèvent du masculin ou du féminin ? Et, si elle rappelle que l'émancipation a une histoire, la nouvelle scène affirme aussi une volonté d'interroger les angles morts. Aya Nakamura, détentrice du titre de chanteuse francophone la plus écoutée au monde, s'impose, comme Yoa ou Theodora, dans une industrie musicale encore largement blanche



et masculine. La véritable nouveauté est sans doute ici : il ne s'agit pas seulement d'affirmer une identité, mais d'avoir le droit d'en avoir plusieurs. Ces chansons, féministes, queer, antiracistes, populaires, s'inscrivent dans une histoire militante féministe, queer et LGBT+, vieille de plusieurs décennies, et gravent une simple chanson d'amour ou une expérience dans la bataille pour le droit à l'égalité. Pour un monde commun qui reste toujours à défendre car, comme le chantait Catherine Ringer, « *Attention/ Ça va pas stagner/ Y'a des forces qui veulent nous rapetisser* »¹². ■

9. *Le Collectionneur*, 2024.

10. *Aria*, 2026.

11. *Kid*, 2017.

12. Les Rita Mitsouko, *Vieux rodéo*, 2002.